

En pensée et en parole, par action et par omission.

Source: <https://www.olivierhammam.fr/machins/article50-En-pensee-et-en-parole-par-action-et-par-omission>

Qu'est-ce que "pécher"? Refuser d'accomplir la volonté de Dieu. Et il y a bien des manières de le refuser, la pire étant de pécher contre soi-même.

Je me défends régulièrement dans ces pages d'être croyant, spécialement croyant en ****, ce qui est pécher. Le dictionnaire *Trésor de la langue française* dit que pécher est « *commettre un péché, des péchés* » et un péché, un « *acte libre par lequel l'homme, en faisant le mal, refuse d'accomplir la volonté de ****, se séparant ainsi de lui* ». On devrait aujourd'hui remplacer "homme" dans cette définition par "humain", le mot "homme", en latin *homo*, ayant depuis changé de sens pour désigner non plus un semblable mais la seule partie masculine des semblables de notre espèce. Pour les non connaisseurs, le titre de cette discussion est dans la première parole proprement rituelle de la messe catholique :

*Je confesse à **** tout-puissant,
je reconnais devant mes frères
que j'ai péché en pensée, en parole,
par action et par omission.
Oui, J'ai vraiment péché.
C'est pourquoi je supplie
la bienheureuse Vierge Marie,
les anges et tous les saints,
et vous aussi mes frères,
de prier pour moi le Seigneur notre ****.*

il devrait ici aussi y avoir une petite correction, "pareils" plutôt que "frères", cette confession concerne tout semblable. Le remplacement du mot usuel par **** vise à restaurer la vieille notion, présente dans le texte du livre partagé par tous les croyants de la foi des Hébreux, israélites et leurs héritiers, chrétiens et leurs héritiers, musulmans et leurs héritiers, la *Torah*, la notion qu'on dira celle de "l'innommé", qui n'a pas de nom ou a tous les noms, ce qui revient au même. Nommer l'innommé est pécher, refuser d'accomplir la volonté de ****. Par la suite, pour l'innommé et sauf dans les citations j'écrirai YHWH, le "tétragramme" qui dans le livre commun nomme sans le nommer l'innommé.

Que voulé-je signifier en affirmant n'être pas croyant ? Que je ne crois pas qu'existe une entité correspondant à ce que signifie le tétragramme à qui l'on puisse attribuer un nom, son "nom de personne", car il n'y a pas une telle personne qui est de tout temps et "pour les siècles des siècles" et soit nommable de ce nom. Je suis l'héritier d'une longue tradition qui dit, ce qui n'a pas de nom, il ne faut pas le nommer, ce qui n'a pas de figure, il ne faut pas le figurer. Or, pour une espèce dont les membres se relient par les moyens de la parole et de l'image, difficile de ne pas nommer ni figurer. Je ne suis pas incroyant en **** ou en YHWH mais incroyant en une personne ou figure ou face nommable et qui correspondrait à **** ou YHWH. Si YHWH désigne l'unité profonde entre tous les semblables je peux y croire, s'il s'agit de "quelque chose" ou de "quelque un" qui serait au-dessus des semblables ou entre eux ou en-dessous d'eux, à l'origine et à la fin de tout, mais en tout cas, en dehors d'eux, je ne peux y croire.

Le motif initial de cette discussion est la question de la corruption. Cet acte a toujours au moins deux acteurs, le corrupteur et le corrompu. Si la corruption est un péché, qui des deux acteurs pèche le plus, ou pèche, le corrupteur ou le corrompu ? Comme le dit la parole rituelle citée, commettre le péché c'est le faire « *en pensée, en parole, par action et par omission* » : le corrupteur corrompt en parole et par action, le corrompu au moins en pensée et par action, le témoin de la corruption le fait au moins par omission. On peut avoir de "bonnes" ou de "mauvaises" raisons de participer à la corruption mais peu importe, importe seul de participer à la corruption, qui est le mal. Je ne sais pas ce qu'est le bien mais je sais ce qu'est le mal : toute pensée, parole, action ou omission (inaction) qui met la division entre les semblables. De ce fait, la corruption est autant le fait du corrompu que du corrupteur, du spectateur que de l'acteur, puisqu'ils contribuent tous par leur action ou leur inaction à un acte qui installe la division entre semblables.

J'entendais hier, et ce matin, une émission de France Culture concernant l'Arménie et les récents événements ayant mené au changement à la tête de l'exécutif, le précédent chef du gouvernement ayant quitté sa fonction, son principal opposant ayant été nommé à ce poste par les partisans même du prédécesseur, non par raison mais par nécessité. Cette émission, accessible sur <https://www.franceculture.fr/emissions/le-magazine-de-la-redaction/armenie-les-defis-dune-revolution-pacifique>, pointe que le cœur de la situation ayant mené à cette crise est la corruption. On y apprend que les animateurs du mouvement qui amena à la crise, et à son début de résolution, furent "les jeunes", ce qui désigne globalement les personnes jeunes en âge, mais aussi les personnes jeunes en pensée, en parole, par action et sans omission, celles qui ne pèchent pas ou qui au moins tentent au mieux de leurs moyens de ne pas le faire. Le plus souvent les jeunes en âge ne sont pas dans la corruption comme acteurs mais le sont comme témoins, les jeunes en pensée, en parole et par action sont ceux qui, sans nécessairement être jeunes en âge, refusent d'être dans la corruption de quelque manière que ce soit, sinon comme témoins vrais, comme témoins qui constatent la corruption et qui la proclament, au risque d'eux-mêmes. La cause de la corruption est le corrupteur, sa conséquence est le corrompu ou le témoin muet. Accepter la corruption par action ou par omission c'est corrompre, que l'on soit corrupteur ou corrompu. La force du corrupteur n'a qu'une source, la faiblesse consentie du corrompu. Nul n'est forcé de consentir à quoi que ce soit sinon consentir à soi, et consentir à soi c'est entre autres refuser ce qui nous change, nous amène à devenir ce que nous voulons ne pas être.

Fumées.

Il n'y en a pas sans feu, paraît-il. Faut voir...

Une traduction alternative du second verset du livre de la *Torah* intitulé le plus souvent en Français *Ecclésiaste* ou *Qohelet*, souvent donné comme « *Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, tout est vanité* », peut être « *Fumée des fumées, dit Qohelet, fumée des fumées, tout est fumée* ». Y aurait-il du feu là-dessous ? Ça m'étonne. Il ne faut pas croire tous les proverbes, à mon avis.

Des christs par millions.

Source: <https://www.olivierhammam.fr/machins/article40-Des-christs-par-millions>

Qu'est-ce qu'un "christ"? Un "oint", une personne qui a "l'onction". Mais, l'onction de quoi ou de qui? L'onction de tous et sa propre onction. C'est la part la plus difficile, avoir sa propre onction.

Le titre de cet article s'inspire de celui d'un film vu par hasard il y a quarante-cinq ans environ, lors d'un voyage avec mes parents entre chez eux et chez ma grand-mère maternelle, un long voyage, considérant la distance, environ dix jours pour environ mille kilomètres. Une de nos stations fut Avignon durant la période du festival et ce film, *Des Christs par milliers*, était à l'affiche. Je pense qu'il n'a pas du être beaucoup projeté à cause de sa forme, inspirée de celle d'un ou deux films d'Abel Gance, trois écrans diffusant trois films différents en même temps. De loin en loin, les trois écrans proposaient une même séquence ou composaient un panoramique, le plus souvent chaque écran diffusait une séquence différente. Je n'ai qu'un souvenir imprécis, je crois me souvenir que de temps à autres il y avait une voix *off* qui ne commentait rien, qui proposait un discours autonome, le reste du temps le son des trois séquences se mêlait, sans superposition de voix. En tous les cas, les voix *off* n'étaient pas des commentaires de ce qu'on voyait. On peut donner un faux sens à ce film, du genre, "il parle des troubles dans le monde, de la guerre, des souffrances", alors que ce qu'il visait était, disons, une expérience du monde. Si vous recherchez avec le titre vous verrez qu'on propose un synopsis mais pour l'avoir vu je vous certifie que ça n'a pas de sens, pour preuve le fait que, selon le réalisateur-scénariste même, l'auteur original est Jean-Sébastien Bach et l'œuvre originale *La Passion selon saint Matthieu*. Je dis que ça n'a pas de sens à propos du supposé synopsis, c'est tout-à-fait le genre de trucs qu'on rédige pour pouvoir obtenir l'avance sur recette, ce qu'on voit n'est pas "l'histoire d'un gars qui..." mais un oratorio multimédia, musique, chant, voix, sons, bruits, images fixes et mobiles. Le sens de ce film n'est pas un récit linéaire, c'est le film même, c'est l'objet dans sa totalité. On se laisse prendre, on ne comprend rien de chaque partie mais à la fin on comprend tout, et ce tout est la diversité infinie du monde.

Donc, des christs par millions. Des christs ou martyrs ou témoins ou rescapés ou résistants, bref, ceux qui se lèvent et agissent quand le temps est venu de se lever et d'agir. Après, ils laissent la place à ceux qui recherchent une vaine gloire mais se lèveront de nouveau et agiront si les temps reviennent. Et chaque fois, la récolte de bon grain est plus belle, la moisson plus grande. Toujours autant d'ivraie parmi le bon grain mais toujours plus de bon grain au temps de la moisson.

Bon ben voilà, cette fois j'en reste à la parabole, ça fait une bonne base de discussion.

L'ennemi intérieur.

Mmm... J'ai comme l'impression que ce texte risque de traîner en longueur... Ou non. On verra bien. En tout cas, le sujet est vaste.

Le seul et réel ennemi intérieur qui puisse être on le porte en soi.
Le seul et vrai ennemi extérieur qui puisse exister, il vient de soi.
Tout est dit, le reste ne sera que glose.

Vais-je gloser ? Ça commence à m'ennuyer prodigieusement, je déteste écrire et je déteste utiliser cette machine encombrante avec laquelle je le fais. Et là-dessus, si mes possibles quoique de moins en moins probables lectrices, voire lecteurs, ne sont pas capables, soit de comprendre immédiatement l'évidence des deux phrases presque semblables qui débutent (et de mon point de vue, closent) ce texte, ou si elles ou ils ne peuvent faire leur propre glose de ce propos lapidaire, je ne crois pas que la moindre glose de ma part puisse leur servir.

Féminisme et jeunisme.

Source: <https://www.olivierhammam.fr/trucs/article61-Feminisme-et-jeunisme>

Les hommistes et les vieillistes ne le savent pas encore semble-t-il, ou s'ils le savent ils préfèrent l'ignorer, le féminisme et le jeunisme ont remporté la manche. On verra à la suivante mais à mon avis, nul qui vit en ce 5 juin 2018 ne connaîtra le résultat de la prochaine manche.

Que nous dit le Wiktionnaire sur le sujet ?

« **Jeunisme** masculin. (Péjoratif) Excès d'amour pour la jeunesse. »

« **Féminisme** Étymologie. (1837) Du latin femina. [...] « Le mot féminisme a été utilisé pour la première fois par Alexandre Dumas fils, qui l'emploie dans un sens négatif ; il reprend un terme médical qui désigne une pathologie affectant les hommes, "féminisant", en réalité, les hommes. » — (Christine Bard, à l'émission Questions d'éthique sur France Culture, 18 juillet 2013) masculin. 1. Mouvement revendicatif ayant pour objet la reconnaissance ou l'extension des droits de la femme dans la société. [...] 2. (Médecine) Aspect d'un individu mâle qui présente certains caractères secondaires du sexe féminin. »

Je n'ai pas cherché mais *a priori* on en trouvera peu sur "hommisme" sinon l'expression toute faite "droit-de-l'hommisme", et rien ou presque sur "vieillisme" (il y a bien "âgisme" qui en son usage habituel s'en rapproche, à croire que les jeunes n'ont pas d'âge...). Donc, féminisme et jeunisme ont remporté la manche.

Je me suis fait cette réflexion il y a un peu plus d'une heure en voyant une "vieille", "femme", qualifiable de "vieille femme" marchant devant moi. M'a frappé ceci : elle était "vieille" au niveau de la tête, "femme" au niveau des pieds, entre les deux, plutôt "jeune" et plutôt "homme". Curieusement, ou pas si curieusement, aujourd'hui sa tenue recevrait les qualificatifs "unisexe" et "intergénérationnel". Dans mon très jeune temps, avant mes dix ans, et encore par après, en gros jusqu'à mes quinze ou seize ans, sa tenue était typiquement celle des "jeunes", vers le moment de ma naissance et même un peu après, jusqu'à mes six ans à-peu-près, des "hommes". Plus tard, en gros jusqu'à mes vingt-cinq ans, les mentalités avaient évolué mais pour beaucoup ça restait la tenue des jeunes, par contre c'était peu à peu devenu "unisexe". Tenue des jeunes car même les plus vieux portant cette tenue étaient relativement jeunes, assez rares encore ceux qui dépassaient la quarantaine. Or, les jeunes qui eurent vingt ans entre 1960 et 1970 ont rompu pour beaucoup d'entre eux avec une pratique établie fermement au cours du XIX^e siècle et qui s'épanouit la première moitié du XX^e, la tenue "par âge et par sexe", tenue vestimentaire et corporelle. Du fait, vers 2000 et plus encore par la suite les plus de quarante ans deviennent majoritaires à continuer de se tenir en "jeunes" et en "hommes" quel que soit leur âge et leur genre, la tenue "homme jeune" de leur jeunesse ou de l'époque en cours. Ce qui signale la personne devant moi comme "vieille" et "femme" ? Ses cheveux et ses chaussures. Ce qui la signale comme "intergénérationnel-le" et "unisexe" ? Tout le reste.

La Garçonne.

Source: <https://www.olivierhammam.fr/machins/article26-L-ennemi-interieur>

La fiction assumée et consciente est un puissant outil d'exploration du réel.

J'écoute en ce moment une discussion entre l'auteur Sébastien Meier et le producteur de France Culture Tewfik Hakem à propos de son roman *Les Casseurs d'os*. Très intéressant. Pour la réécouter vous pouvez le faire à partir de la page <https://www.franceculture.fr/emissions/le-reveil-culturel/sebastien-meier-quand-jai-decouvert-lintersectionnalite-des-luttes-jai-voulu-faire-un-roman-a-la> – ultérieurement je pense la mettre à disposition ici.

Entre autres propos pertinents, Meier dit, après que son interlocuteur lui parle, en gros, du fait que ses deux personnages principaux et beaucoup de ceux secondaires représentent "des minorités" (ni des hommes ou si des hommes, ni des "occidentaux" ni des "hétéros"), que, en gros là aussi, l'homme blanc hétéro n'est une majorité que dans les discours et les représentations, et que l'addition de tous les autres cas forme une très large majorité d'individus. Mais le motif premier de cette discussion, qui forme son titre, est le nom ou plutôt, l'un des noms d'un personnage du roman, "la Garçonne" : son pseudonyme d'artiste, un transformiste, disons, masculin. Ce nom implique donc une personne "de sexe masculin" qui joue le rôle d'un personnage "de sexe féminin" dont la caractéristique mise en avant est une tenue vestimentaire ou corporelle de personne "de sexe masculin" tout en conservant une apparence qui permet de le situer comme "de sexe féminin". Rien à ajouter...

Allez, quelque chose à ajouter : le personnage en question s'identifie plus ou moins à David Bowie, ce qui me semble un bon choix, j'aime bien les saxophonistes même moyens, d'autant quand ils chantent bien.

Suite à une juste remarque de l'auteur sur l'emploi du mot "sexe" dans cette discussion je lui fis cette réponse : « D'accord avec vous, "sexe" en ces questions ne s'applique pas, pour moi le sexe est un organe, mais comme cette discussion n'est destinée ni à vous ni à moi j'utilise le terme, avec les guillemets qu'il faut. Quant à moi je parlerais plutôt de personnage ou de persona, le genre me semble plutôt concerner la perception de soi, ici m'intéresse l'image qu'on donne, la représentation, qui est nécessairement un masque ».

Mourir, dormir, est-ce là tout? Oui, tout.

Non, dormir, c'est rêver. Oui, pardieu, ce n'est que cela.

*« Être ou ne pas être, voilà le problème.
Mourir, dormir, est-ce là tout ? Oui, tout.
Non, dormir, c'est rêver. Oui, pardieu, ce n'est que cela.
Et puis, quand nous nous éveillons de ce rêve de la mort,
c'est pour être portés devant un juge éternel,
dans la région inexplorée d'où nul voyageur
n'est jamais revenu, et à la vue de laquelle
l'heureux sourit et le maudit est damné.
Sans cela, sans l'espérance des joies futures,
qui voudrait supporter les dédains et les flatteries de ce monde,
le mépris du riche pour le pauvre, la malédiction du pauvre au riche,
l'oppression de la veuve, l'injustice envers l'orphelin ?
Qui voudrait supporter la faim, le règne d'un tyran,
et mille autres calamités ?
Qui voudrait geindre et suer sous cette vie accablante !
S'il pouvait s'en affranchir à jamais
avec un simple poinçon ? Qui endurerait tout cela, sans cette appréhension
de quelque chose après la mort ».*

Les moyens sont des fins.

Source: <https://www.olivierhammam.fr/trucs/article65-Les-moyens-sont-des-fins>

J'ai une grande confiance dans les mots, ils disent toujours le vrai.

Une de mes rengaines dans les pages de ce site, notamment cette partie, paraîtra paradoxale à qui considère que les mots ont un sens. Cette rengaine ? Les mots n'ont pas de sens. Raison pourquoi je leur fais confiance : n'ayant pas de sens, je peux leur donner celui qui me convient le mieux dans un contexte donné. Remarquez, cela fonctionne dans l'autre... Hem... Dans l'autre sens : les sens n'ont pas de mots.

Hypothèse : soumettons l'alinéa précédent à trente personnes pour en faire l'analyse ou exégèse ou glose ou commentaire ou interprétation, trente personnes aussi diverses que possibles, et comparons les résultats. Pensez-vous qu'il y en aura deux exactement semblables ? Et ne pensez-vous pas que certaines seront contradictoires ? Pour moi, je me crois capable d'en faire trente analyses ou exégèses ou gloses (etc.) dont aucune ne sera égale à une autre et dont certaines seront contradictoires. Une autre de mes rengaines, les mots n'ont que le sens que chacun leur donne, et ajouterai-je, aucun sens commun. La question qui importe si on veut, disons, contrôler un groupe, apparaît alors de déterminer quel sens moyen les membres de ce groupe attribuent à des mots et phrases, on pourra alors construire un discours où l'on, dit "bien" pour ce que le groupe considère "bien", "mal" pour ce qu'il considère "mal", et quand il y a désaccord, de produire des sentences qui ne disent "ni bien ni mal", comme ça chacun l'entendra à sa manière : puisqu'on dit du bien du bien et du mal du mal, ce qui n'est ni bien ni mal on le comprend probablement comme "soi", le soi en question étant l'auditeur, n'importe quel auditeur. N'ayant pas un tel désir, celui du contrôle d'autrui, je préfère dire à mes potentiels lectrices et lecteurs comment parvenir à cette évidence : les mots n'ont pas d'autre sens que celui que lui attribue l'auditeur ou le lecteur. Faites commenter le premier alinéa de ce texte à trente personnes et voyez quel sens elles lui attribuent, et après cela, dites-moi si les mots ont un sens, un sens fixe, un sens précis qui soit le même pour tous et tout le temps.